

Le roman algérien : une épopée d'une lutte contre le déracinement

**Dr FILALI Férial
Université d'Alger 2**

Summary:

The Algeria holds, within its literary landscape, big names, have not only marked the Algerian literature but also the universal literary heritage in three languages: Arabic, Berber and French. However the French language, considered as "spoils of war" by the majority of Algerian authors, remains the vehicular language of an experience, a proscription, a snatching. Sometimes even, it is put to the test by its user, which provokes it and undergoes it, to conclude that it is powerless, unable to convey the pain living in the bowels of the natives, hence the recourse to Arabic or Berber, both languages long prohibited by the colonizer.

In our presentation we will try to shed light on this facet of the Algerian literature in French on some of its authors, on their experiences, especially on their quest for identity in a hostile environment to the original. We will also try to answer questions such as: How is the Algerian "managed" to keep his Arab-Berber and Muslim identity disparaged for more than 130 years of colonization? What was the role played by those authors and their literary productions? Are there other factors involved in this fight against forgetfulness and loss of cultural identity? If yes, which ones? What was their impact on the Native ...? Was it (impact) complementary to that of the literary work? Finally, one might brag that WE are free and decolonized...?

Algeria, populating colony then French department, administratively and geographically, is faced with the question of identity that arises and imposes the assimilationist and segregationist colonial project advocated by French power. This historical-political reality is growing strongly in the aftermath of the crushing of the last major armed revolt in 1870 and moves the military field to the political terrain with diversification of means, including literature.

Through this presentation, we will make references to some works that seem representative, without aspiring to the exhaustive or detailed approach because "The Algerian literature of French

expression" is a problematic name in itself. Also, to avoid any misunderstanding, we will define our field of intervention to Aboriginal authors.

In addition, the categorization that we will take will be that of Jean Dejeux, which considers the evolution of the Algerian literature in French knew four phases:

- The phase of acculturation and mimicry (1900 - 1950)
- The phase of the unveiling of malaise (1950 - 1956)
- The phase of self-assertion and combat (1956 - 1964)
- The phase of the literature of the war of independence (1964 - 1966)

Our interest will focus on the first three, whose theme is the historic events that have marked the colonized Algeria.

Présentation :

L'Algérie recèle, au sein de son paysage littéraire, de grands noms ayant non seulement marqué la littérature algérienne mais également le patrimoine littéraire universel dans trois langues : l'arabe, le berbère et le français. Cependant la langue française, considérée comme « butin de guerre »¹ par la majeure partie des auteurs algériens, demeure la langue véhiculaire d'un vécu, d'une proscription, d'un arrachement. Parfois même, une langue mise à l'épreuve par son utilisateur, qui la provoque et l'éprouve pour en conclure qu'elle est impuissante, inapte à véhiculer les douleurs habitant les entrailles de l'Indigène, d'où le recours à l'arabe ou au berbère, deux langues longtemps proscrites par le colonisateur².

Dans notre présentation nous allons tenter de mettre la lumière sur cette facette de la littérature algérienne d'expression française, sur quelques uns de ses auteurs, sur leur vécu, en particulier sur leur quête de l'identité dans un environnement hostile à l'originel. Nous allons également tenter de répondre à des questionnements tels que : Comment l'Algérien est « **parvenu** » à conserver son identité arabo-berbéro-musulmane dénigrée pendant plus de 130 années de colonisation ? Quel a été le rôle joué par lesdits auteurs et leurs productions littéraires ? Y a-t-il eu d'autres facteurs qui ont participé à ce combat contre l'oubli et la déculturation ? Si oui, lesquels ? Quel a été leur impact sur l'Indigène... ? Etait-il (l'impact) complémentaire à

¹ - Expression emblématique de l'auteur algérien Kateb Yacine

² - En effet la langue arabe avait le statut de langue étrangère en Algérie coloniale

celui de l'œuvre littéraire ?...Enfin, pourrait-on clamer haut et fort que **NOUS** sommes libres et décolonisés... ?

INTRODUCTION :

L'Algérie, colonie de peuplement puis département français, administrativement et géographiquement, se trouve confronté à la question identitaire que pose et impose le projet colonial assimilationniste et ségrégationniste prôné par la puissance française. Cette réalité historico-politique se développe fortement au lendemain de l'écrasement de la dernière grande révolte armée de 1870 et se déplace du terrain militaire au terrain politique avec une diversification des moyens, parmi lesquels la littérature.

A travers cette présentation, nous ferons références à quelques œuvres qui nous semblent représentatives et exemplatives, sans aspirer à l'exhaustivité ni à l'approche détaillée, car « La Littérature algérienne d'expression française » est une dénomination problématique³ en soi. Aussi, pour éviter tout quiproquo, nous allons délimiter notre champ d'intervention aux auteurs autochtones.

En outre, la catégorisation que nous allons adopter sera celle de Jean Dejeux⁴, selon laquelle l'évolution de la littérature algérienne d'expression française a connu quatre phases :

- La phase de l'acculturation et du mimétisme (1900 - 1950)
- La phase du dévoilement du malaise (1950 – 1956)
- La phase de l'affirmation de soi et du combat (1956 – 1964)
- La phase de la littérature de la guerre d'indépendance (1964 – 1966)

Notre intérêt portera sur les trois premières, dont la thématique est les événements historiques qui ont marqué l'Algérie colonisée.

1- La phase de l'acculturation et du mimétisme :

Quand on s'interroge sur la naissance du roman algérien, l'on évoque immédiatement et avec vivacité des noms comme Mouloud Mammeri, Mouloud Feraoun ou encore Mohamed Dib ;

³ - Puisqu'elle recèle un phénomène d'appartenance et d'exclusion simultanés.

⁴ - Jean Déjeux était l'un des plus grands critiques de la littérature maghrébine de langue française à laquelle il a réservé pas moins de 16 ouvrages publiés chez différents éditeurs. Il enseignait aussi cette littérature au centre francophone de Paris-Sorbonne et à l'Inalco. C'est également la référence des chercheurs dans ce domaine. Ce qui justifie notre choix méthodique.

des noms que l'on qualifie de pionniers du roman algérien. Or, l'histoire de ce dernier remonte bien au-delà des années 50. La première nouvelle en langue française qui a vu le jour est *La vengeance du Cheikh* de M'Hamed Ben Rahal⁵ en 1891. Il est probable également que le premier roman au sens strict du terme date de 1912 : *Musulmans et chrétiennes* de Bouri Ahmed, publié en feuilleton dans le journal El Hack en 1912. Mais c'est à partir du tournant des années 1920, sous l'impulsion du travail administratif et éducatif en extension, qu'on voit naître les premiers romans écrits par des Algériens indigènes publiés en volume. Cette période est aussi marquée par l'avènement de l'Algérianisme en 1920 et voit l'apparition de

⁵ - Le premier bachelier algérien, né en 1857 à Nedroma, fils de Hamza, notable bourgeois et cadî de cette même ville, nommé par l'Emir Abdelkader et confirmé par les autorités coloniales. En 1878, le père est mis d'office en retraite pour n'avoir pas accepté d'être le simple auxiliaire des autorités coloniales. Parfait bilingue, le fils remplace en 1878 le père déchu. En 1884, M'hamed Ben Rahal démissionne de ses fonctions d'administrateur colonial. Il est entendu en 1891 par la commission sénatoriale des «DIX-HUIT» présidée par Jules Ferry, auquel il dénonça l'arbitraire du régime d'indigénat, réclamant les réformes fiscales, la généralisation de l'enseignement public et le droit à la représentativité politique des Algériens au sein du parlement. En 1912, à la tête d'une délégation, il demande l'abrogation du décret Messimy qui imposait le service militaire obligatoire aux jeunes Algériens. Le 17 juin 1921, il intervient devant les délégations financières : " L'arabe primaire n'est enseigné officiellement nulle part et pourtant cette langue est la langue maternelle de plusieurs millions d'habitants musulmans à qui le français est encore à apprendre et pour lesquels il ne remplacera jamais complètement le parler paternel. Or imagine-t-on un peuple sans langage pour exprimer ses idées, percevoir les idées d'autrui, cultiver son esprit, traduire ses sentiments, perfectionner sa morale, vivre et évoluer enfin ?... dit-on, le jeune musulman suce, avec le verset du Coran la haine de l'infidèle, de sa morale, de sa civilisation...C'est dans votre intérêt autant que dans le nôtre que je viens vous convier à une plus claire appréciation du problème de l'enseignement musulman et à vous faire toucher du doigt l'avantage matériel, intellectuel et moral qu'il y aurait à l'encourager au lieu de le proscrire et de le tracasser." (L'Écho d'Alger n°113 371 du 18 juin 1921). En 1925, rompt avec le siècle et s'affilie à l'ordre religieux mystique des Darqawa.

Ahmed ben Mostapha, goumier, de Bencharif. Ensuite, Chukri Khodja écrit successivement deux romans, le premier *Mamoun, l'ébauche d'un idéal*, paru en 1928, le second *El Eudj, Captif des barbaresques* publié en 1929. Six ans plus tard, Mohamed Ould Cheikh publie *Myriem dans les palmes*⁶.

Ces quelques rares auteurs sont présentés comme des "Echantillons" de la réussite de la France dans sa politique assimilationniste associée à une « mission civilisatrice ». Ils ont à ce titre « bénéficié » de l'appui du courant algérien et semblent n'avoir acquis leur statut d'écrivains et d'intellectuels qu'au prix d'une "trahison".

Parmi ces auteurs, le capitaine Bencherif se distingue de par son approche tout à fait politique en posant "le problème algérien" dans son ensemble. Par le roman il mène un combat d'égal à égal avec les algérienistes⁷, qui ont choisi ce genre littéraire pour attaquer les indigènes francisés, afin de les contre attaquer ou de plaider la cause de ses compatriotes et essayer de convaincre que l'Islam n'est pas un obstacle à l'émancipation des indigènes⁸.

En fait, cette timide contestation n'est pas évidente à première lecture et son roman semble plutôt faire allégeance au pouvoir colonial qui lui consent un espace - si limité soit-il - dans ses institutions éditoriales. Cette vision et d'autant plus consacrée par l'Algérie nationaliste libre de l'indépendance du fait du discours idéologique adopté par le goumier et son narrateur, considérant, ainsi, l'auteur comme « vendu » et « assimilé ».

Cependant, ce qui frappe dans l'œuvre de Mohammed Ben Cherif caïd de la tribu des Ouled Si M'Hamed, c'est l'appartenance et

⁶ - La trame du roman est construite autour d'une intrigue dont le dénouement symbolise le triomphe de l'islam et de la langue arabe et par la même celui de l'identité algérienne et l'impossibilité de la l'acculturation. Myriam personnage principal du roman et son frère Jean-Hafid, issus d'une union mixte, finissent par élire l'identité arabo-musulmane vers laquelle leur mère Khadidja les attire.

⁷ - Les algérienistes s'organisent et décident de faire du "roman" leur arme de combat afin de démontrer qu'ils sont "les seuls Algériens", une Algérienité qui leur revient de droit à eux seuls les latins, puis plus tard aux Juifs aussi

⁸ - Les algérienistes à travers leurs ouvrages ont fait le procès des indigènes francisés doutant de leur sincérité et leur rappelant sans cesse que l'Islam est un obstacle à leur émancipation

la fidélité à la tribu et à la « *umma muhammadija* », la communauté des croyants de l'islam, qui sont des propriétés indissociables du héros romanesque et par ricoché de lui-même. En ce sens, ce dernier meurt de typhus **le 22 mars 1921 à Djelfa en se dévouant inlassablement auprès de ses compatriotes atteints par la maladie.**

A cet effet, lorsque Jean Déjeux caractérise les œuvres de cette période de « médiocres et décevants »⁹, ce jugement paraît arbitraire et inique. Il ne s'agit pas là de faire le plaidoyer de ces auteurs, mais seulement tenter de leur rendre justice pour avoir été confinés aux oubliettes sous prétexte non justifié « d'apostasie ».

Rappelons que la conception de la notion de Nationalisme pendant les années vingt n'est pas celle de l'Algérie libre de l'indépendance. En effet, ceci était clairement représenté par la forme d'organisation des populations indigènes, qui était beaucoup plus sociale qu'administrative, développant un système de relations socioculturelles intra-communautaires très spécifique, en dehors du système imposé à coups de destruction et de spoliation méthodique par la France hégémonique ; et ce au profit d'une caste étrangère installée en Algérie.

Ainsi, le combat de ces écrivains, aussi timide soit-il, est plutôt estimable et louable. A ce titre nous pouvons citer un passage de la flatteuse préface du Gouverneur Général Jonnart pour le roman *Aux villes saintes de l'Islam*¹⁰ de Mohammed Ben Cherif, témoignage de l'attachement de l'auteur à ses valeurs ancestrales, malgré le déchirement et l'errance identitaires : « ...vous avez apporté dans vos observations et vos descriptions cette poésie faite de charme et de mystère d'une race que les siècles n'ont pas altérée, immuable comme l'immensité brûlante des déserts arabiques foulés par tant de générations en route vers la Cité Sainte où, depuis la mort du Prophète, vient s'agenouiller chaque année l'Islam en prière... Ainsi vous avez justifié la persistance et la force de vos traditions

⁹ - Propos de Jean Déjeux « Tous ces romans sont exotiques et moralisants. Les écrivains décrivent la vie quotidienne, recourent souvent au folklore et s'adressent toujours au lecteur français ».

¹⁰ - Récit du pèlerinage à la Mecque et à Médine que l'auteur a accompli avec son père en 1913.

islamiques. Traditions grandes et nobles bien faites pour vous rattacher à la France généreuse et loyale !... »¹¹

Cette question identitaire trouve un écho manifeste dans les écrits littéraire algériens successifs. En effet, la lecture de ces romans dits « à thèse » ou d'« assimilation », renseigne sur un déchirement ou un dédoublement – voire un triplement – identitaire qui se trouve traduit dans les fictions romanesques où le parcours des personnages se mue couramment en « quête d'identité ».

D'ailleurs cette résonance est lisible dans l'essai de Jean AMROUCHE, *L'Eternel Jugurtha*, publié en 1946¹², où il est question de l'ancrage et du comportement identitaire de l'Algérien : « *Le Maghrébin moderne combine dans un même homme son hérité africaine, l'Islam, et l'enseignement de l'Occident [...]. Il prend toujours d'autrui, mimant à la perfection son langage et ses mœurs ; mais tout à coup les masques les mieux ajustés tombent, et nous voici affrontés au masque premier : le visage de Jugurtha [...] dans l'île tourmentée qu'enveloppent la mer et le désert, qu'on appelle le Maghreb* »¹³.

AMROUCHE associe la dimension géographique à la dimension historique et insiste sur l'ancrage « héréditaire » de l'identité algérienne en convoquant la figure de Jugurtha. Néanmoins, cet ancrage n'est pas fermé à l'évolution et aux acquisitions. Ouverte et multiple, la personnalité algérienne s'avère ainsi façonnée par trois dimensions qui se « rencontrent » et s'associent : l'africanité, à savoir la berbéricité ; l'arabo-islamité ancrée par la présence et l'influence de la religion musulmane portée par la langue et la pensée arabes ; et l'influence de la présence française, notamment à travers le « passage » à l'écriture – du roman – en langue française.

2 La phase du dévoilement du malaise :

La Seconde Guerre mondiale, les massacres de mai 1945 et les mutations qui interviennent dans le monde entraînent une prise de conscience chez les Algériens, particulièrement dans le milieu

¹¹ - Ce passage illustre parfaitement la résignation de la puissance coloniale, représentée par son gouverneur général, devant l'attachement indéfectible des intellectuels algériens à leurs valeurs identitaires

¹² - Jean AMROUCHE, « L'Eternel Jugurtha », L'Arche, Éd. de Paris, 1946

¹³ - Ibid, p.58

intellectuel. C'est au lendemain de cette guerre, plus précisément dans les années 50, que s'élabore, "dans la gueule du loup"¹⁴, un langage littéraire original qui va progressivement se dégager de la sphère matricielle, s'individualiser et s'autonomiser ; contrecarrant la visée hégémonique de la littérature française des colonies.

Nous pouvons illustrer les mutations qu'a connues cette période par la première trilogie de Mohammed DIB¹⁵ qui dénonce l'exploitation coloniale et montre la lente prise de conscience politique des humbles, particulièrement pour les citadins dans *La Grande Maison* (1952) et *Le Métier à tisser* (1957) et les paysans dans *L'Incendie* (1954).

Dans *La Grande Maison*, inspiré par sa ville natale, Dib décrit à travers le regard d'un enfant de dix ans, Omar, l'atmosphère et les profondeurs de la société algérienne. C'est une réalité où règnent misère, mensonges et hypocrisie. L'action du roman se situe dans l'immédiat avant-guerre, au moment où les sirènes des exercices d'alerte emplissent déjà Tlemcen. Ce livre qui reçoit un accueil très favorable auprès des milieux nationalistes est très critiqué par la presse coloniale. Le fameux passage - souvent cité comme exemplaire - où l'instituteur Hassan dénonce le mensonge de la France, ne pouvait que déranger : «Ce n'est pas vrai, si on vous dit que la France est votre patrie», lâche le maître d'école en laissant passer une phrase en arabe. En choisissant un personnage d'enfant, Mohammed Dib signifie probablement que rien n'est pas encore joué et que les forces neuves de la jeunesse peuvent triompher.

Dans «L'Incendie» (1954) Omar, encore gamin, va vivre à la campagne et découvrir la grande détresse des paysans et leurs espoirs. L'action se déroule en pleine Deuxième Guerre mondiale. Ce n'est certainement pas un hasard que «L'Incendie» soit né en 1954, année du déclenchement de la guerre de Libération. C'est du contexte historique qui a prévalu au déclenchement du 1er Novembre 1954, nourri de douleurs et de violences, que Mohammed Dib s'est certainement inspiré.

Dans ses trois premiers romans transparait une lente prise de conscience politique du peuple algérien devant la colonisation. Mohammed Dib montre comment était vécu le quotidien des plus

¹⁴ - Expression de Kateb Yacine

¹⁵ - Pour illustrer cette période, nous proposons seulement l'œuvre de Dib pour des raisons de limitation d'espace et de temps.

humbles, là même où la Révolution s'est faite véritablement ensuite. L'essentiel de L'incendie, n'est plus la description d'un cadre de vie, mais bien la révélation d'une prise de conscience paysanne, et sa manifestation par la grève : «Un incendie avait été allumé, et jamais plus il ne s'éteindrait»¹⁶, est-il dit dans ce livre prophétique.

3- La phase de l'affirmation de soi et du combat :

Le déclenchement de la guerre de libération en 1954 a charrié une prise de conscience identitaire qui s'est développée dans une optique du désir d'une citoyenneté nouvelle fondée sur l'appartenance au même sol et aux mêmes valeurs originelles. Les auteurs de cette période instaurent un nouveau régime de représentation de la réalité algérienne ; engagée, cette dynamique se veut affirmative du droit à la différence et revendicative d'une citoyenneté pleine et entière.

Selon la majeure partie des critiques, le plus ardent, le plus novateur est Nedjma¹⁷, le livre phare, le chef-d'œuvre de la littérature maghrébine qui allait marquer tous les écrivains de la région et donner à voir un regard fort singulier sur l'Algérie. Jamais l'Algérie n'avait donné une œuvre littéraire aussi forte.

Kateb Yacine a rencontré mille et une embûches avant qu'une maison d'édition accepte de publier son livre. Après qu'il eut été «mis dans un coin» à Annaba. Il fallait qu'il parte à Paris. Voilà ce que raconte Kateb et c'est fort édifiant sur le contexte d'alors : « *Par exemple aux éditions du Seuil, je l'ai emmené pendant sept ou huit ans. J'ai passé mon temps à l'emmener chez l'éditeur ; c'était toujours le même, je faisais semblant de changer, mais rien à faire, il était toujours refusé. Mais quand il a été accepté, c'est ça qui est triste à dire, il a été accepté à partir du moment où il y avait des embuscades, à partir du moment où le sang a commencé à couler, aussi bien du côté algérien que français. A ce moment-là on nous a pris au sérieux. A ce moment tous les éditeurs français commandaient les Algériens ; ça a commencé avec Dib, puis ensuite Mammeri, puis ensuite moi ! Eh bien s'il n'y avait pas eu la guerre, on serait encore*

¹⁶- Charles Bonn : Le roman algérien contemporain de langue française

¹⁷ - KATEB Yacine, Nedjma, Paris, Seuil, 1956. Il est le roman sur lequel le plus grand nombre de recherches universitaires sont en cours ou terminées.

des arrières-cousins inconnus. Et la littérature algérienne serait encore représentée par des écrivains européens.»¹⁸

L'aspect thématique de l'œuvre s'appuie sur deux mouvements : un premier mouvement vertical qui cherche une antériorité historique de l'identité algérienne à travers le patriarche Si Mokhtar, conteur de la mémoire de sa tribu, les Keblout (terme qui veut dire fil, filiation), et par extension de la mémoire ancienne notamment par la convocation du passé berbère (numide) de l'Est algérien ; un second mouvement horizontal qui tient compte d'une identité présente, 'mouvante' et en construction à travers la figure métisse du personnage *Nedjma*¹⁹ qui porte plusieurs origines. Cette quête se fait dans une altérité (étrangeté) de « proximité » et de « familiarité »²⁰.

Nedjma pulvérise littéralement les modèles hérités du roman réaliste, et c'est en partie de cette subversion formelle qu'il tire sa dimension révolutionnaire. En effet, point de description, si ce n'est celle des colons devenus soudain exotiques dans le dire des narrateurs algériens de souche. Pas de point de vue unique non plus ni de succession chronologique des événements, mais au contraire un entrecroisement de récits qui déconcerte parfois, mais dont on finit par s'apercevoir que la signification découle souvent de leur agencement les uns par rapport aux autres, ou encore de leurs silences.

Le travail katébien, dégagé de la responsabilité historique de témoignage, devient désormais disponible pour rendre lisible une pluralité de paroles nées de la causalité complexe des rapports

¹⁸ - Rencontres de Montpellier, association Cultures et Peuples de la Méditerranée ; éd. Dar el Gharb

¹⁹ - Nedjma est un prénom qui signifie l'étoile en langue arabe. Ce choix allégorique peut avoir plusieurs lectures. Ici, pour le service de notre lecture, nous voudrions surtout se pencher sur l'idée de l'éclatement que propose le texte par sa construction et sa symbolique. Cela s'observe aussi d'un point de vue identitaire – qui mérite approfondissement. Ce dernier aspect pourrait être mis en relation avec les observations de Pierre BOURDIEU en introduction de son essai *Sociologie de l'Algérie*, Paris, Puf, 1958, où cette réalité du fractionnement qui caractérise l'espace algérien est signalée comme trait fondamental.

²⁰- On sait que « l'un des succès de l'impérialisme a été de rapprocher le monde » Edward SAÏD, *Culture et Impérialisme*, Paris Fayard/Le Monde Diplomatique, 2000, p. 24.

conflictuels. Il inaugure la constitution d'une littérature qui ne projette pas la constitution d'un ordre, quel qu'il soit, et récuse toute affirmation dogmatique.

Conclusion

Écrite par des ruraux, nomades, citadins, aristocrates, berbères, chrétiens musulmans, juifs, Français, Arabes, Franco-Algériens, la littérature algérienne de langue française reflète la complexité, la diversité et la richesse de l'histoire du pays. Liée à la colonisation, celle-ci est devenue, avant même qu'elle ne soit achevée, matière intarissable où l'engagement n'ôte rien à l'originalité d'une écriture qui s'affirme, se renouvelle, se perpétue s'enrichit avec le temps. Le panorama de celle-ci rend compte de ses parcours historique, idéologique et esthétique, qui n'ont pu la soustraire de ses trois dimensions identitaires : l'Islam, l'Arabité et la Berbérité : « *On peut constater que, quel que soit son mode d'expression linguistique, la littérature joue sur trois références majeures que l'on trouve, peu ou prou, dans toutes les créations : la civilisation arabo-musulmane, la culture berbéro-maghrébine et l'histoire conflictuelle et interculturelle France-Algérie. [Ainsi] le roman algérien, et tous les récits nés de la terre d'Algérie, est dynamique, novateur et porteur d'une pluralité identitaire remettant en questions les définitions étroites de l'origine, de l'authenticité et de l'algériannité*²¹

C'est ainsi que le roman algérien existe en trois langues, et s'écrit en trois langues (français, arabe, berbère) qui dialoguent et se traduisent²², entrées en échange le long de ces deux derniers siècles,

²¹- Christiane CHAULET ACHOUR, « Mosaïque Algérie. Romans algériens [1992-2002] », Recherches Internationales, n° 67-68, 1/2 – 2003, pp. 339-359.

²² - L'œuvre romanesque et théâtrale de Aziz Chouaki offre un des principaux exemples. Sa langue littéraire combine la graphie française aux sonorités berbères et arabes dans une multitude de références intertextuelles et linguistiques locales et universelles. Ce dont il témoigne : J'écris en français, certes, l'histoire oblige, mais à bien tendre l'oreille, ce sont d'autres langues qui se parlent en moi, elles s'échangent des saveurs, se passent des programmes télé, se fendent la poire. Il y a au moins, le kabyle, l'arabe des rues et le français. Voisines de palier, ces langues font tout de suite dans l'hétérogène,

s'influencent mutuellement et se transforment continuellement. Toutefois, cette double culture (parfois même multiculture) des intellectuels algériens colonisés n'était pas une expérience facile²³, même si elle a contribué à forger des militants nationalistes. On connaît d'ailleurs la situation aussi paradoxale que révélatrice de l'écrivain francophone pris dans le drame de la double culture : « *Plus que toute autre, la littérature maghrébine d'écriture française est bien une armée de « cas inclassables », un peuple de chimère, de cas-limites, enfantés par la colonisation, et souvent si conscients de l'être qu'AMROUCHE, à son sujet, parlera de « monstre » et d'autre encore, de « bâtards culturels »* ».²⁴

Pour Kateb Yacine comme pour beaucoup d'autres écrivains postcoloniaux, «la langue française a été et reste un butin de guerre» qu'il faut plier au rythme de ses pulsations souterraines. Cependant, le fait de revendiquer le français comme butin de guerre ne l'empêche pas de voir en la francophonie «une machine néocoloniale». Nul doute que s'il avait été vivant, il aurait participé au collectif demandant qu'on ne parle plus de «littérature francophone» mais de «littérature-monde».

BIBLIOGRAPHIE ESSENTIELLE:

- ABBAS F., *La Nuit Coloniale*, Paris, Julliard, 1962.
- AGERON C-R., *Histoire de l'Algérie contemporaine*, Que sais-je ? n°400, 1964.
- AGERON C-R., *Les Musulmans Algériens et la France*, 2 tomes, 1871-1919, PUF, 1968.
- AGERON C-R., *Politiques coloniales au Maghreb*, Paris, PUF, 1973.
- AMROUCHE F., *Histoire de ma vie*, Maspero, 1968.
- AMROUCHE, Jean, « L'Eternel « Jugurtha », *L'Arche*, Paris, Éd. de Paris, 1946.
- ANDRIEU H., *Assimilation de l'enseignement des Indigènes en*

l'arlequin, le créole. » Aziz CHOUAKI, Aigle, Paris, Gallimard, 1999. Voir la présentation.

²³ - Malek Haddad (1927-1978) a vécu son écriture en français comme un drame. Il était incapable d'écrire en arabe, ce qui l'a conduit dès l'indépendance de l'Algérie à cesser d'écrire.

²⁴ - Cf. La littérature judéo-maghrébine d'expression française. Entre Dhéha et Cayagous, Paris, L'Harmattan, 1990, p. 10.

Algérie, 1897.

- ARON R., *L'Algérie et la République*, Paris, Plon, 1958.
- ARON R., *La tragédie algérienne*, Paris, Plon, 1957.
- AYNARD R., *L'œuvre française en Algérie*, Paris, Hachette, 1912.
- BAUDICOUR G., *La Colonisation de l'Algérie*, Lecoffre, 1856.
- BENOIST G., « De l'instruction et de l'éducation des Indigènes de la province de Constantine », *Bulletin scolaire* du département de Constantine, 1883.
- BERQUE J., *Maghreb, histoire et sociétés*, Bruxelles-Duculot et Alger-SNED, 1974.
- BERQUE, Jacques, *Dépossession du monde*, Paris, Seuil, 1964.
- BOURDIEU P et SAYD A., *Le Déracinement*, Paris, Minuit.
- BOURDIEU P., *Sociologie de l'Algérie*, coll Que sais-je ? N°802, Paris, PUF, 1974.
- Cahiers du Centenaire de l'Algérie, Publication du Comité National métropolitain du centenaire de l'Algérie, 2 tomes.
- CALVET L-J., *Linguistique et colonialisme*, Paris, Payot, 1974.
- CHEFFAUD M., *L'Enseignement des Musulmans en Algérie*
- COLONNA F., *Instituteurs algériens 1883-1939*
- DUGAS, Guy, *La littérature judéo-maghrébine d'expression française entre Djeha et Cagayous*, l'Harmattan, 1991.
- FERAOUN M., *Le fils du pauvre*, Paris, Le Seuil, 1954.
- JULIEN Ch. A., *Histoire de l'Algérie contemporaine*, Paris, PUF, 1964.
- KADRI B., *De l'Ecole indigène à l'an 2000...et des poussières*, Alger, BNA, 2004.
- KLEIN H., « L'enseignement à Alger depuis la conquête », *Feuilles d'El-Djezaïr*.
- KLEIN H., « Le Centenaire du Lycée d'Alger, 1833-1939 », Biblioth. O.F.A.L.A.C.
- KOULAKSSIS A et MEYNIER G., *L'Émir Khaled Premier Za'îm ? Identité algérienne et colonialisme français*, coll. Histoire et perspectives méditerranéennes, Paris, Harmattan, 1987.
- LACHERAF M., *L'Algérie : Nation et Société*, coll Chiers Libres 71-72, Alger, SNED et Paris, Maspero, 1974.
- POULARD M., *L'enseignement pour les Indigènes en Algérie*, Thèse de Doctorat.
- SAID, Edward, *Culture et impérialisme*, Paris, Fayard/Le Monde Diplomatique, 2000.

- STORA B., *Histoire de l'Algérie coloniale (1830-1954)*, Paris, La Découverte, « Repères », 1991.
- TRUPHEMUS A., *Ferhat, instituteur indigène*, Algèr, 1935.
- TURIN Y., « Instituteurs et colonisation, en Algérie, au XIX siècle : Pour une histoire intellectuelle de la colonisation », *Revue historique*, oct-déc.1965.
- YACONO X., *Histoire de la colonisation française*, Paris, P.U.F., 1969.
- YACONO X., *Les étapes de la décolonisation française*, Paris, P.U.F., 1971